

CHAPITRE SEPTIEME.

DES PASSAGES DE RIVIÈRES.

IL n'est pas si aisé qu'on le croiroit bien d'empêcher l'ennemi de passer une rivière; & il le peut plus aisément en venant pour vous attaquer, qu'en voulant se retirer devant vous. Dans l'un de ces cas, il vous montre sa tête, & la soutient d'une bonne disposition & d'un grand feu d'artillerie: & dans l'autre, il vous montre sa queue qui n'est pas toujours si aisée à retirer; d'autant plus que l'on se presse, & que jamais l'on ne fait cette disposition avec tant de soin que celle pour attaquer; qu'on ne l'exécute pas avec tant d'attention, tout le monde devenant négligent là-dessus, ou d'une espèce de timidité qui fait que vous êtes à moitié battu. Il seroit difficile de donner une bonne raison de cela, & on la doit chercher dans le cœur des hommes qui est machinal.

Il y a encore une autre sorte de passages de rivières, qui sont ceux qui se font en prêtant le flanc. Avant la bataille de Turin, monsieur le prince Eugène passa ainsi trois rivières en deux jours, en présence de monsieur le duc d'Orléans, & en lui prêtant le flanc. Le terrain étoit de plein pied d'une armée à l'autre, & c'étoit bien là l'occasion de le combattre avec des troupes même inférieures : on n'en fit cependant rien, & l'on fut forcé & contraint de lever le siège de Turin.

En pareil cas, si on ne lève pas à propos le siège pour marcher à l'ennemi, celui qui vient au secours a toujours l'avantage de son côté; parceque l'affaire n'est jamais une affaire générale pour lui, mais bien pour celui qui est attaqué; parceque l'attaquant a toutes ses troupes rassemblées dans un endroit resserré entre deux rivières, ses flancs en sûreté, & est sur une grande profondeur; & que celui qui investit une place est au large, & ne peut garder ses entre-deux de rivière que par un nombre médiocre de troupes: si elles sont battues, toute l'enceinte en est ébranlée. On les prend en flanc, & la déroute s'y met bientôt. Si l'on balance un moment dans ces

sortes de cas, on est perdu. Quelquefois aussi l'ennemi ne fait cette montre que pour donner de la jalousie, pour vous faire dégarnir vos postes, afin de pouvoir jeter du secours dans la place. C'est là l'habileté du général, de sçavoir distinguer le vrai d'avec le faux.

Le plus sûr est de ramasser toutes ses troupes dans le même terrain où l'ennemi est, de laisser des corps de troupes sous les armes à l'entour de la circonvallation, pour pouvoir les transporter, & attaquer ce qui se présente pour entrer dans la place. Mais il ne faut pas rester les bras croisés, comme si l'on étoit enchanté dans une circonvallation, & voir passer à une armée une rivière devant soi, où l'ennemi présente le flanc des deux côtés : on n'a qu'à choisir sur lequel des deux l'on veut tomber; & il y a apparence que l'on en aura bon compte.

A l'affaire de Denain, monsieur le maréchal de Villars étoit perdu, si monsieur le prince Eugène avoit marché à lui, parcequ'il lui prêtoit le flanc, & qu'il passoit une rivière en sa présence. Le prince Eugène ne put jamais se figurer que le maréchal fît cette manœuvre en sa présence: & c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Vil-

CH
 ils avoit très
 Le prince Eugène
 onze heures
 les troupes étoient
 qu'à marcher
 perdue, parce
 grande partie
 Eugène dit à
 mieux aller
 peine étoit-il
 lui fit dire que
 roilloit de l'autre
 de vouloir l'attaquer
 marcher à l'arrière
 cette armée au
 donna ordre à
 se rendre au re
 à quatre lieues
 à toutes jambes
 étoit la tête de
 voir, & lui voir
 quer dans le m
 de Denain forc
 On m'a dit
 examiné l'enn

lars avoit très-adroitement masqué sa marche. Le prince Eugène la regarda & l'examina jusqu'à onze heures, sans y rien comprendre. Toutes les troupes étoient sous les armes ; il n'y avoit qu'à marcher en avant, & l'armée françoise étoit perdue, parcequ'elle prêtoit le flanc, & qu'une grande partie avoit déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit à onze heures : *Je crois qu'il vaut mieux aller dîner*, & fit rentrer les troupes. A peine étoit-il à table que mylord d'Albermarle lui fit dire que la tête de l'armée françoise paroissoit de l'autre côté de l'Escaut, & faisoit mine de vouloir l'attaquer : il étoit encore tems de marcher à l'armée de France ; un grand tiers de cette armée auroit été perdu. Le prince Eugène donna ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre au retranchement de Denain, qui étoit à quatre lieues de-là : pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant croire encore que c'étoit la tête de l'armée de France. Enfin il la voit, & lui voit faire sa disposition pour l'attaquer : dans le moment, il jugea le retranchement de Denain forcé.

On m'a dit (car je n'y étois pas) qu'il avoit examiné l'ennemi pendant un moment, & qu'il

avoit mordu de dépit dans son gant. Quoiqu'il en soit, il donna sur le champ ordre que l'on retirât la cavalerie qui étoit dans ce poste.

Les effets que produisit cette affaire sont inconcevables. Elle fit une différence de plus de cent bataillons sur les deux armées : car le prince Eugène fut obligé de jeter, dans toutes les places voisines, des garnisons ; parceque le maréchal voyant que les alliés ne pouvoient plus faire de sièges, tous leurs magasins étant pris, tira des garnisons voisines plus de cinquante bataillons qui grossirent tellement son armée, en comparaison de la diminution de celle des alliés, que le prince Eugène n'osa plus tenir la campagne, & qu'il fut obligé de jeter tout son canon au Quesnoi, qui y fut pris.

Quand les villes sont situées dans le confluent des rivières, il est toujours possible à une armée, qui vient au secours, de rompre les ponts qui servent à la communication de l'assiégeant, ou du moins quelqu'un d'eux : moyennant quoi, il ne se trouve plus qu'un tiers de l'armée qui agit contre toute celle qui vient au secours. Les assiégeans sont fort embarrassés ; car cette partie de leur armée forcée, les deux autres sont obligées

C H
gées de lever
il ne s'en fa
secours de la
quant une tel
geant n'osero
la supériorité
la grandeur d
Cette obligat
chemens ren
ne craint rien,
point à son ai
du gain d'une
A l'égard d
force, je crois
empêcher, par
tenus d'un fig
sible d'empêch
tranche, & ne
tête du pont. L
mais pendant l
vages, & s'il se
que l'armée en
la confusion se
perdu, & l'o
Mais il faut y
TOME I.

gées de lever le siège ; & de cette partie battue , il ne s'en fauve guère. Ceux qui viennent au secours de la place ne craignent rien , en attaquant une telle contrevallation ; parceque l'assiégeant n'oseroit sortir de son poste , à cause de la supériorité du nombre qu'il trouveroit , & de la grandeur du terrain qui va en s'élargissant. Cette obligation de rester derrière ses retranchemens rend l'ennemi audacieux , parcequ'il ne craint rien , & celui qui va être attaqué n'est point à son aise ; ce qui fait plus des trois quarts du gain d'une affaire.

A l'égard des passages des rivières de vive force , je crois qu'il n'est guère possible de les empêcher , parcequ'ils sont ordinairement soutenus d'un si grand feu de canon , qu'il est impossible d'empêcher qu'une tête ne passe , ne se retranche , & ne fasse un ouvrage pour couvrir la tête du pont. Il n'y a rien à faire pendant le jour : mais pendant la nuit on peut attaquer cet ouvrage ; & s'il se trouve que ce soit dans le tems que l'armée ennemie commence à passer dessus , la confusion se met partout ; ce qui est passé est perdu , & l'on fait rebrousser chemin au reste. Mais il faut y aller en force. Si vous laissez pas-

fer la nuit, vous trouverez le lendemain toute l'armée passée ; alors ce n'est plus une affaire de détail, mais une bataille entière, qu'il ne convient pas toujours aux affaires d'un état de hasarder.

Il y a une quantité d'inventions & de ruses pour le passage des rivières, que chacun emploie selon qu'il est plus ou moins habile & plus ou moins ingénieux.

Puisque je suis sur les affaires de détail, il faut que je dise ce que c'est que de donner le *haraux* : il n'y a que peu de partisans qui le sçachent.

Donner le *haraux*, est une manière d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture & au fourage, qui est très-plaisante. On se mêle déguisé à cheval, parmi les fourageurs ou les pâtureurs, du côté que l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups. Ceux qui doivent ferrer à la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourage : puis l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant & en tirant. Tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arra-

C H A
chent les piou
& la trouffe.
fent-ils cent n
lieues : on ent
entouré de ha
rète sans faire
se laissent pren
bon tout à jou
Je l'ai vu jouer
blie, je pense
présent.
Le jour que se
l'affaire finie, la
pied à terre ; &
le long de la lig
gai, parlant à d
droite, il leur di
ls avons battus
cier vise le roi,
l'air : toute la lig
chapeaux en l'air
mêla : cela effray
s'arrachèrent des
s'enfuirent tous.
qui eussent cour

chent les piquets, jettent à bas leurs cavaliers & la trouffe, s'arrachent de leurs mains; & furent-ils cent mille, on les amène ainsi plusieurs lieues : on entre, en courant, dans un endroit entouré de haies ou de fossés, où l'on s'arrête sans faire de bruit, & puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. C'est un bon tour à jouer à l'ennemi, & qui le désole. Je l'ai vu jouer une fois : mais comme tout s'oublie, je pense bien que personne n'y songe à présent.

Le jour que se donna le combat de Denain, l'affaire finie, la cavalerie françoise avoit mis pied à terre; & le maréchal de Villars passant le long de la ligne, comme il étoit toujours gai, parlant à des soldats d'un régiment de la droite, il leur dit, *Eh bien, mes enfans! nous les avons battus.* Quelques-uns se mirent à crier *vive le roi*, & à jeter leurs chapeaux en l'air : toute la ligne se mit à crier, à jeter les chapeaux en l'air & à tirer ; la cavalerie s'en mêla : cela effraya tellement les chevaux, qu'ils s'arrachèrent des mains des cavaliers & qu'ils s'enfuirent tous. S'il y avoit eu quatre hommes qui eussent couru devant eux, ils les auroient

menés à l'ennemi. Cela fit un désordre & un dommage considérable ; il y eut beaucoup de gens blessés, & quantité d'armes perdues.



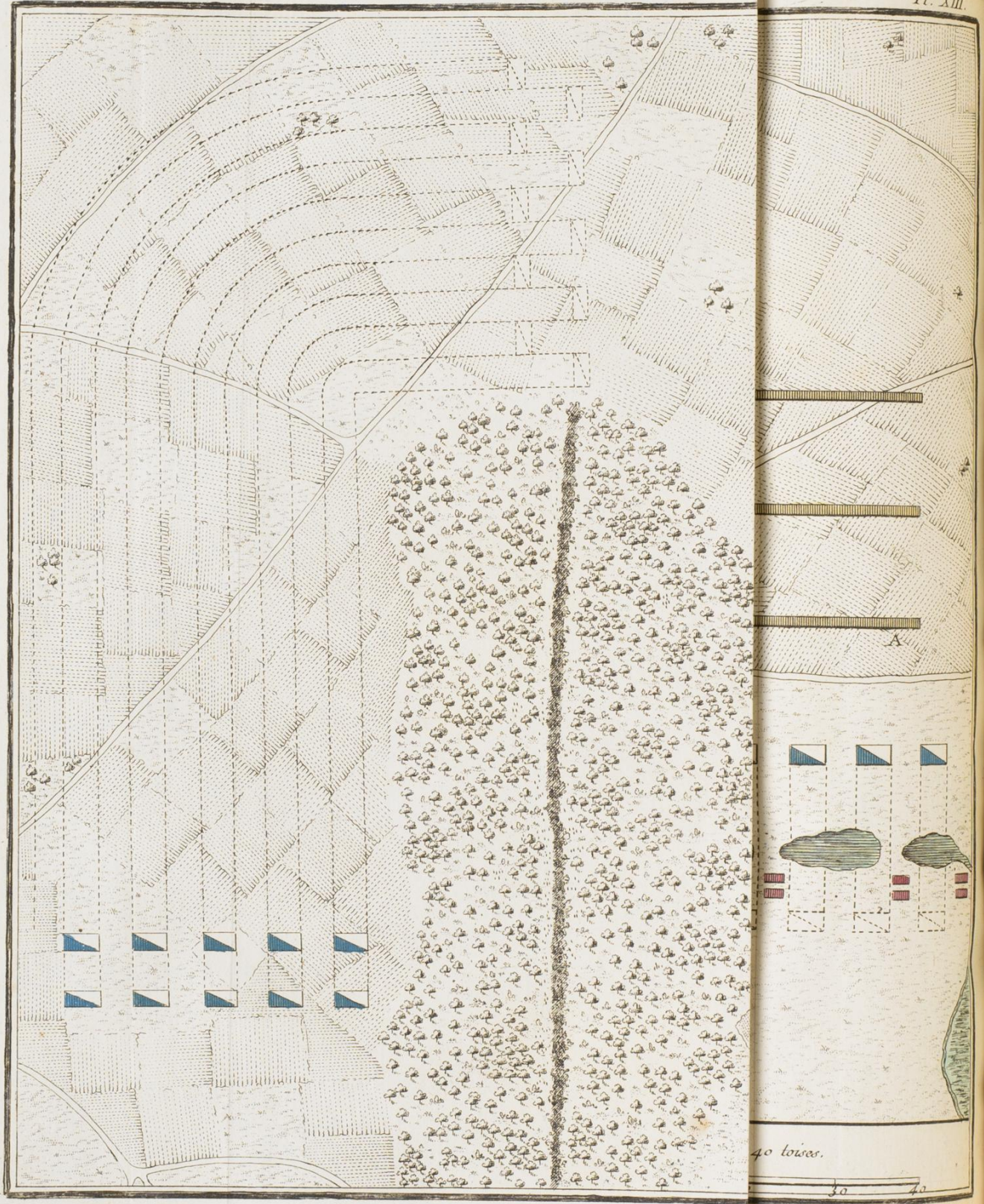
Liv. II.

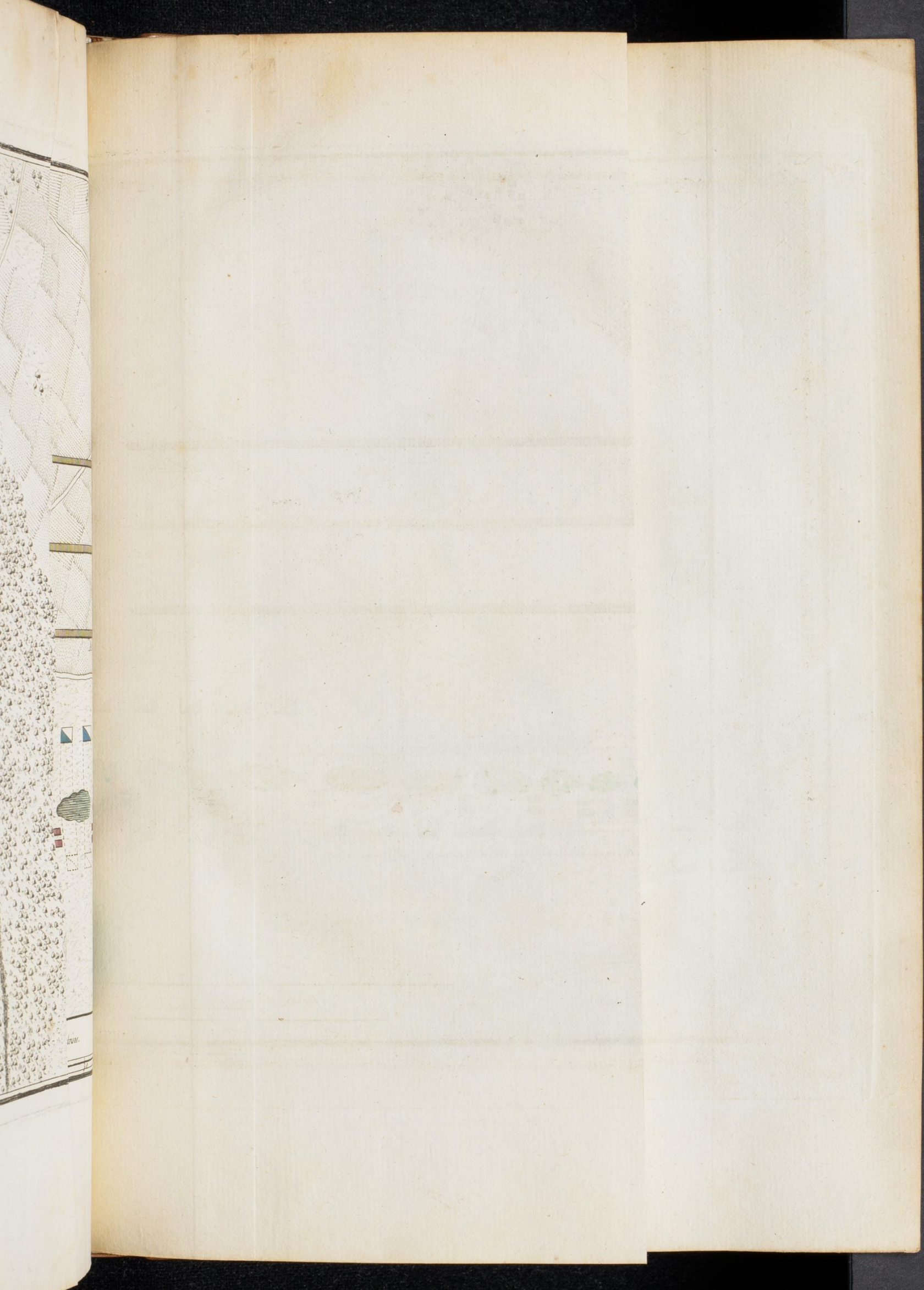
in désordre & un
eut beaucoup de
nes perdues.

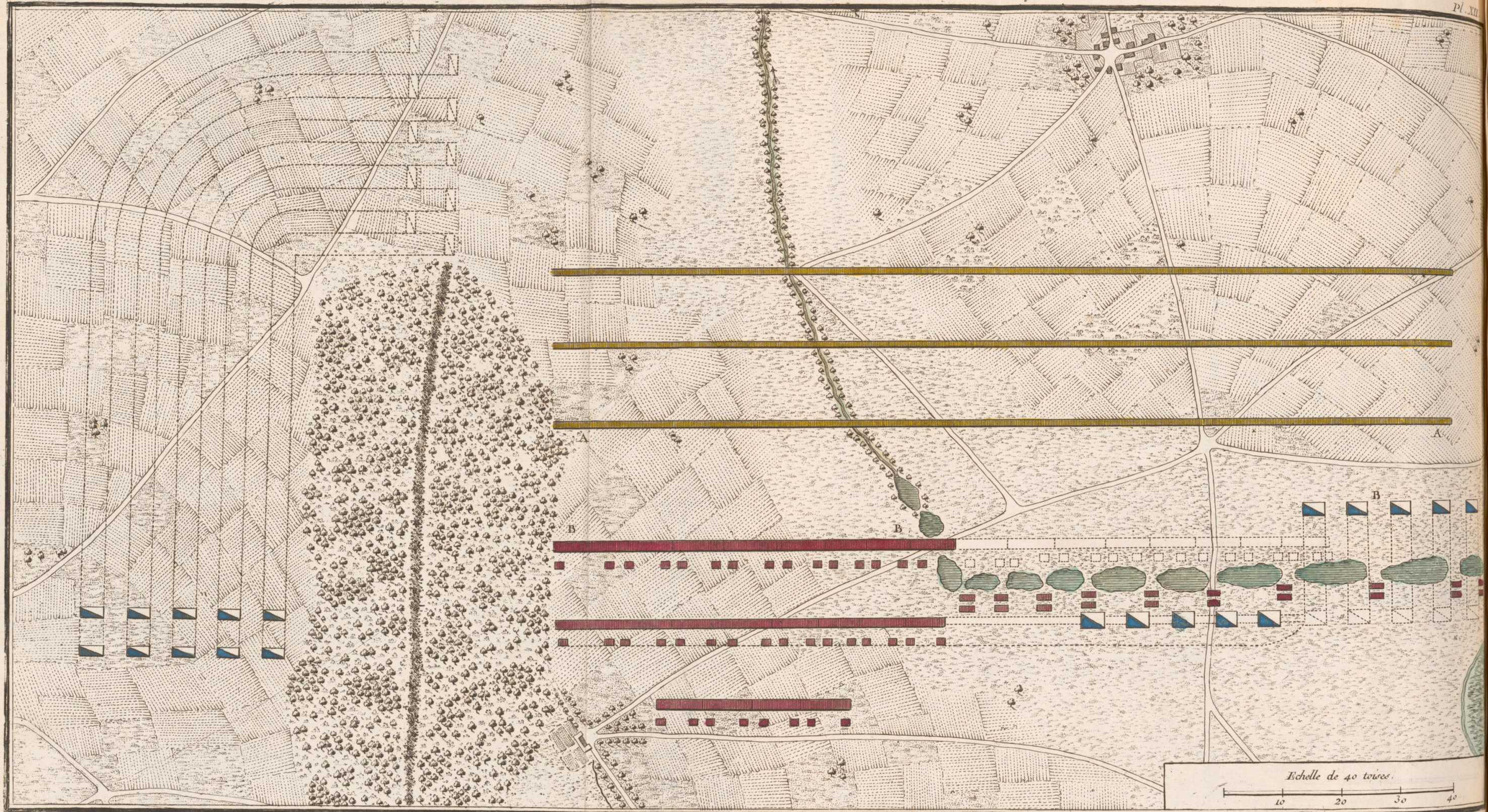




Autre Disposition sur le meme Terrain.

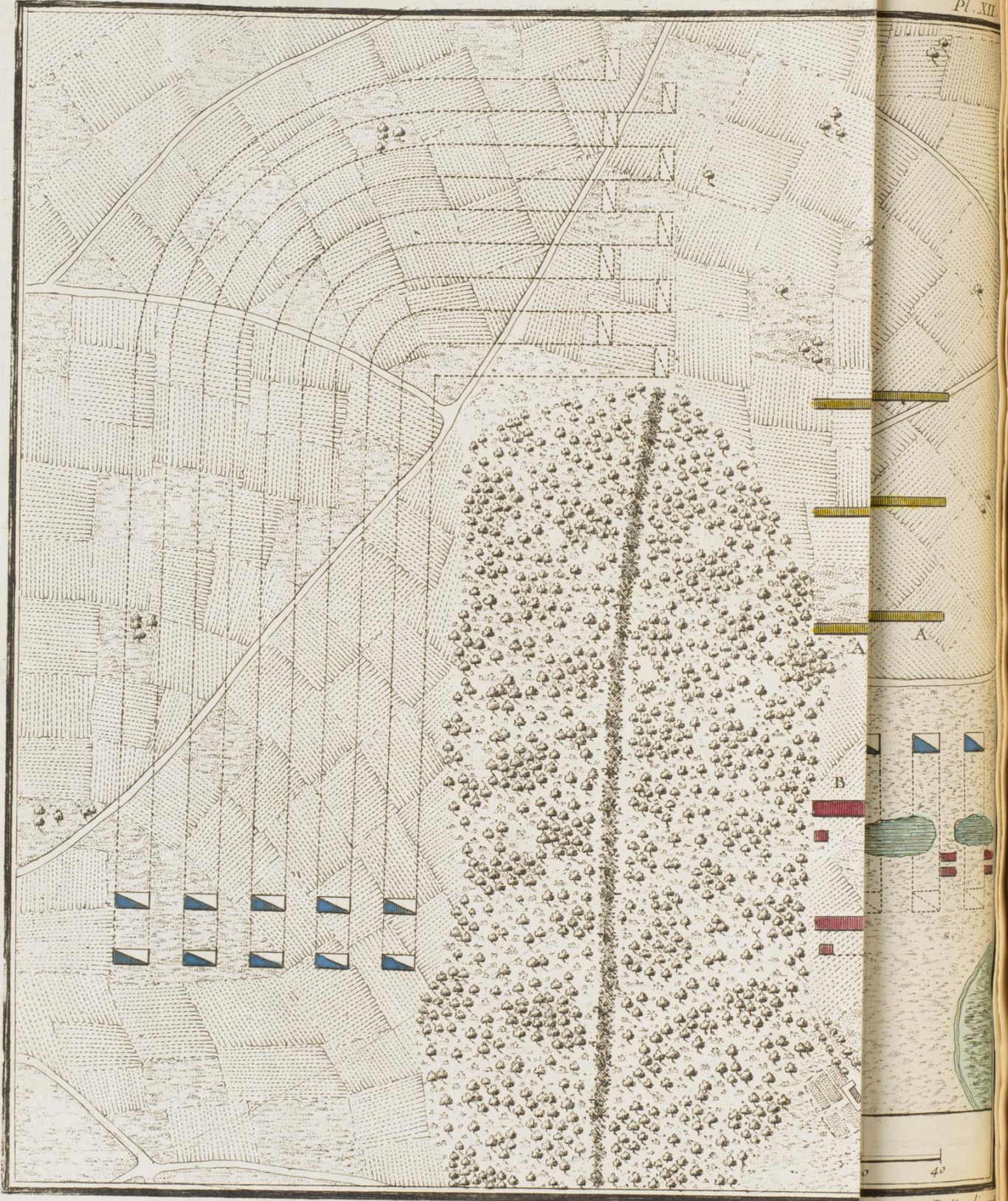






Campement entre des Etangs.

Platte d'...



CHAP

DES D

TOUTES les
 unies comme
 peu qui le for
 rivières, dont
 je veux dire de
 chaînes d'étang
 dont on se fert
 fer, quand dieu
 voir le sens co
 Quelquefois
 la situation &
 que lorsque l'o
 l'enfant : alors
 réduit à l'absurd
 Supposons de
 feu & des étang
 A, est l'armé

* Planches XII, X

Patte droite